

22 juin 2022 – Marée haute.

Le 22 juin 2022, Aodren Buart, jeune romancier en résidence de création à Marseille, visitait le marégraphe dans le cadre de l'écriture du roman Marée haute. De sa visite, il a tiré un court texte préparatoire, épisode où le jeune Sébastien tente de saisir si l'eau qui recouvre sa ville est dans sa tête, ou réelle...

Sébastien doit en avoir le cœur net. Malgré le sel qui lui donne mal aux yeux, et alourdit sa tête d'une douleur sourde, il ne peut pas flancher. Alors, des heures durant, il fixe le point haut de l'escalier qui mène à la grille du marégraphe, espérant à chaque instant que quelqu'un l'ouvre. À l'affût, en veille. Il pourrait revenir demain, mais s'il s'en va, il a peur d'oublier... La mer, en mouillant ses tissus, engourdit sa détermination. Tout s'amollit en sa substance, et il suffirait que Sébastien se lève et retourne à la maison pour qu'elle reprenne le contrôle de ses divagations. Attendre, cela vaut mieux. Le jour décline : la lumière qui inondait le pan de mur en face de lui ne rase maintenant qu'une fine bordure, à l'ouest. Si personne ne vient, il reviendra demain, il se le promet, se le répète sans arrêt.

La grille. Elle a bougé.

Un homme descend l'escalier, Sébastien se lève. Il a une chemise, blanche que l'eau rend bleu clair. Quarantaine d'années, un trousseau de clefs à la main. Il passe devant Sébastien sans le voir, comme tous ceux qu'il a croisés depuis que la mer a tout recouvert. L'homme tourne la clef, la petite porte de métal s'ouvre. Comme une ombre, Sébastien passe derrière lui avant qu'il ne la referme.

Derrière : une salle peu profonde, haute de plafond. L'homme se dirige vers une table, sort un stylo, signe quelque chose. Dans ce coin il n'y a que des câbles, un disjoncteur. C'est l'autre mur qui retient l'attention de Sébastien. Une imposante bibliothèque le recouvre tout entier, et sur ses dizaines d'étagères, des centaines de rouleaux sont entreposés. On dirait de vieux parchemins oubliés. Il s'approche, mais leur surface ne dit rien, il faudrait les dérouler pour savoir ce qu'ils contiennent. Sébastien tourne la tête. À travers l'encadrement d'une porte, il voit, dans une salle aux murs crépis de blanc, une machine d'or enfermée dans une vitrine, posée sur un pied de fonte noire. C'est le marégraphe. Au centre d'une alcôve, entouré d'une rambarde en demi-cercle, éclairé par le soleil qui descend du plafond, il se dresse tel le gouvernail d'un navire, ou quelque divinité de la modernité. Sébastien observe le pendule qui se balance, et les roues dentelées qui tournent les unes dans les autres. De cette horlogerie sophistiquée sort un mince câble d'acier qui traverse le sol en un tout petit trou, à travers une dalle circulaire. Où est-ce qu'il s'en va ? Au fond de la mer ? L'homme à la chemise bleue passe la porte, jette à peine un œil à la machine, et descend par un escalier circulaire. Sébastien fend d'une brasse la pièce et lui emboîte le pas.



"Une machine d'or enfermée dans une vitrine, posée sur un pied de fonte noire. C'est le marégraphe".

Les marches, toujours de fonte noire, sont étroites, ajourées d'entrelacs végétaux. Sébastien, malgré l'eau qui remplit l'espace, a un instant de vertige : l'escalier conduit à une salle sans fenêtre d'au moins cinq mètres de hauteur, avec pour seul éclairage la lumière froide d'une ampoule. On dirait que cette salle est sous-marine depuis longtemps : la rampe est mangée par le sel, des balanes se sont installées au plafond, et dans le coin d'un mur, un petit récif s'est formé. Ascidies rouges, anémones, éponges servent de refuge à quelques poissons. Ils doivent se sentir en sécurité ici, bien que ça ressemble à un cachot. Sébastien n'aime pas cet endroit. La mer s'y est infiltrée plus qu'ailleurs. Il le sent : ici le vestibule de son véritable royaume. Et l'entrée véritable ? Il suffit de suivre le câble qui sort du petit trou au plafond. Il poursuit sa descente jusqu'à une autre dalle circulaire, faite de deux pans de bois. L'homme retrousse les manches de sa chemise, et se baisse pour retirer l'un des pans. Sébastien regarde au-dessus de son épaule : le câble plonge dans une sorte de puits, jusqu'à un énorme disque de métal rouillé. C'est un flotteur, sûrement pour indiquer le niveau de l'eau. Des algues ont colonisé la paroi, et dans la lumière pâle, Sébastien repère autre chose : une multitude de scintillements, grouillant dans le cylindre. Il se penche un peu plus : ce sont des centaines de minuscules crevettes translucides. Elles nagent juste au-dessus de l'ancienne mer. Ce sont les gardiennes du passage. Sébastien n'a aucune envie de s'y glisser. En se relevant, l'homme le bouscule. Il vérifie les données inscrites sur l'écran d'un petit boîtier bleu à gauche du conduit. Ses sourcils se froncent. "C'est quoi ce bordel". Il appuie sur un bouton, fait défiler les informations. "C'est pas possible...". L'homme se décale. Sébastien prend sa place, lit ce qui est indiqué sur l'écran. Ce sont des nombres, des mesures. Il tente de les déchiffrer, de saisir ce qui perturbe l'agent, mais n'y comprend rien. Lorsqu'il tourne la tête, l'homme est déjà presque remonté. Sébastien s'élance vers l'escalier, et rejoint le palier en se hissant grâce à la rampe de fonte. Il arrive en haut juste avant que l'homme éteigne la lumière. Il est maintenant près du marégraphe. Observe les données du totalisateur, soulève la cloche, et regarde la bande de papier déroulée où sont reportées les mesures par l'aiguille de charbon. Sébastien se met de l'autre côté de la machine, scrute la feuille. L'aiguille dessine un tracé rectiligne à l'extrême bord de la bande. C'est cela qui l'inquiète ? L'homme sort son portable. « Allô ? Stéphane ? Je suis au marégraphe là. Je comprends pas. Tout est détraqué. Tu peux vérifier sur Atmos les mesures du marégraphe électronique ? » Sébastien écoute. Il voit le visage de l'homme à travers les écrous dorés. Il regarde dans ses yeux, discerne son inquiétude. « Ouais je suis là. Alors ? Tu vois... C'est pareil ici. Nan nan les trois points de mesure, dont le marégraphe historique, ils ont tous déraillé. Ils sont tous bloqués au maximum du niveau, à trois mètres et infini quoi. J'ai tout vérifié, tout fonctionne. Je vois vraiment pas ce que ça peut être. Et puis le truc vraiment bizarre c'est que les trois appareils sont pas liés, donc y a aucune raison qu'ils se trompent tous les trois. Enfin y aurait qu'une raison, que le niveau de la mer ait monté de trois mètres ou plus, mais c'est pas ça non plus ou alors j'ai loupé un truc ».

Entre les engrenages d'or, à travers le tic-tac du mécanisme, Sébastien vient d'entendre, de la bouche du vérificateur, exactement ce qu'il espérait. Un signe, et le plus scientifique qui soit, de la réalité du tsunami. Une confirmation que toute cette mer n'est pas simplement sa vision du monde, mais que c'est le monde, mesurable, exact. Exactement le monde.

Aodren Buart